

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 3

Artikel: La force du destin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568134>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Force du Destin

Il ne s'agit pas ici de l'opéra de Verdi, mais d'une étrange et véridique aventure arrivée à un monsieur de ma connaissance, directeur d'un établissement financier, donc un personnage d'importance. Voici : en voyage d'affaires dans une de nos grandes villes de banques, il longeait les quais le soir dans la direction du garage où l'attendait sa voiture, et s'étant aventuré dans une toilette publique, il y fit discrètement la connaissance d'un jeune homme de belle figure et de belle stature, distingué de manières (mais oui, on peut l'être en toutes circonstances), et paraissant honnête et intelligent — le compère idéal d'une partie sans voiles et sans lendemain entre hommes. Notre banquier, méthodique de nature, fit immédiatement savoir à sa femme que, par suite d'imprévu, il rentrerait seulement le jour suivant. Puis, sur un « tuyau » de son aimable compagnon, il loua par téléphone deux chambres communicantes dans un petit hôtel de la banlieue; en Rolls on a vite parcouru dix kilomètres, même par des chemins campagnards. On fit ensuite quelques pas sous les ombrages du bord de l'eau, pour se détendre un peu et dresser un programme des réjouissances. On profita également de faire plus ample connaissance : « Hans-Ruedi », murmura le jeunot; « Machin-Chouette », chuchota l'ainé. La soirée en ville fut délicieuse, d'abord autour d'une table de restaurant princièrement service, puis dans un luxueux cinéma du centre. Mais la nuit au village fut super-délicieuse, dans des draps de gros lin sentant bon la lavande. Celui des deux amants qu'on eût pu baptiser « l'automne », serrait passionnément dans ses bras de faux Hercule le « printemps » de ses rêves secrets, bronzé du haut en bas, sauf le triangle du slip — vous voyez ? Et le garçon, heureux de cette présence bedonnante, amoureuse et protectrice, de ce chef de bon papa légèrement chauve que ses doigts caressaient doucement (les quinquagénaires ont aussi leurs amateurs exclusifs), goûtait avec ravissement les baisers de lèvres curieuses de tout « voir ». C'est fou ce qu'on peut s'adorer quand on ne se connaît pas et qu'on ne doit plus se revoir ! Car le lendemain, on se sépara tout simplement et gentiment, sans même songer à un prochain rendez-vous. On s'était tellement aimé toute une nuit, qu'on préférerait ne pas récidiver, de peur d'être déçu. Et puis les meilleurs plaisirs sont les plus courts, dit la chanson, comme aussi les meilleures plaisanteries. Du reste, l'homme avait à conserver intacte une réputation d'honorabilité à 24 carats. Et le cadet songeait à se fiancer avant longtemps; c'était pour ainsi dire sa vie de garçon qu'il avait enterrée cette nuit-là. Alors mieux vaut, n'est-ce pas ? couper court franchement avec tout ce qui pourrait handicaper l'avenir. Et les mois passèrent, indifférents et sans histoire. Mais le destin veillait — un destin cocasse.

Monsieur Dupiton (c'est le vrai nom de notre héros), mari parfait d'une parfaite épouse et père exemplaire d'une charmante jeune fille, Geneviève, était également le directeur compétent, et fort loué par le conseil d'administration d'un établissement financier; donc un citoyen exactement selon la patrie et la religion. Sa famille et ses affaires l'occupaient à tel point, qu'il en avait oublié totalement son aventure sentimentale à Z., même son joli béguin. Premièrement les choses sérieuses,

ensuite seulement le badinage. — Le badinage ? — Mais oui, occasionnellement, ne serait-ce que pour maintenir en bon équilibre les humeurs cardio-sexuelles. A quoi bon donner plus d'importance qu'ils n'en ont à ces petits jeux intimes et lestes qui, telles les cigarettes, tranquilisent les nerfs et rendent supportables les menus soucis de la vie quotidienne. Et, en plus du plaisir intense et rapide qui secoue la chair, laisse un souvenir reconnaissant, souvent partagé par le partenaire.

Mais voyons la suite. Un jour, Geneviève reçut une invitation à un bal d'étudiants — son premier bal. Sa mère la trouvait bien encore un peu jeune, même en l'accompagnant. Mais son père dit que « jamais on est trop jeune pour bien faire — faire une connaissance intéressante, suivie d'un heureux mariage, bien entendu. Se marier étant le rêve de toutes les filles dès la plus tendre enfance, aucun raison de retarder l'épreuve de leur présentation dans le monde. » Et c'est ainsi qu'un beau soir, mère et fille, l'une en violet, l'autre en blanc et rose, et couronnée de muguet en satin d'argent, firent une entrée remarquée dans une salle de bal du Faubourg, bourdonnante d'une brillante jeunesse masculine et féminine. Très vite, notre blonde enfant fut entourée de fringants cavaliers, avides de respirer une si gracieuse virginité, comme on respire une fleur. Son carnet de bal se couvrait de noms et, prudence d'héritière, de signes cabalistiques : un rond après ceux à qui elle n'accorderait qu'un seul tour, une croix après les autres, bons danseurs ou rejets de grandes familles. Soudain un jeune étudiant de l'université de Z., invité avec d'autres par leurs collègues de l'université de L., se présenta timidement, ébloui sans doute par la beauté de la fillette. Il avait, lui aussi, belle figure et belle stature, la peau bronzée des sportifs, l'air distingué, honnête de intelligent. Il parlait doucement; la musique de l'orchestre couvrait un peu la musique de sa voix. Geneviève comprit qu'il était Suisse allemand, avant de comprendre comment il se nommait. Et d'un coup elle se mit à adorer les Suisses allemands, qu'auparavant elle trouvait lourdauds. Elle inscrivit le jeune homme en tête de liste sur son carnet, et mit tant de croix à la suite, qu'elle fit disparaître les autres valseurs sous des croix comme sous les barreaux d'un cachot. Ces derniers du reste eurent la délicatesse de ne pas insister, sentant bien que ç'avait été le coup de foudre entre Hans-Ruedi et Geneviève. La maman fut informée par de bonnes âmes fureteuses du miracle d'amour survenu pendant qu'elle dégustait des babas au rhum; elle reçut avec plaisir l'hommage du beau garçon qu'on lui présentait, et regretta presque de ne pas être sa fille. Elle invita incontinent l'oiseau rare à déjeuner le lendemain, « en toute simplicité » dit-elle, bien qu'elle eût déjà en tête un vrai menu de noce. Et le jeune homme se félicita d'avoir été invité, quand il vit la belle villa de ces dames, qu'il avait accompagnées jusqu'à leur porte, très tard dans la nuit, trop tard pour faire, séance tenante, la connaissance du futur beau-papa.

Le lendemain matin, dans sa chambre d'hôtel, Hans-Ruedi soigna particulièrement son rasage et sa toilette; en futur avocat, il savait la valeur de persuasion d'un argument de charme. Il regretta seulement que son habit, de très bonne coupe, ne fût pas de la saison en cours, mais de l'année précédente. On grandit et forçait vite à son âge; ses muscles saillaient sous l'étoffe du veston et de la culotte. Evidemment que cela n'est

pas pour déplaire à une future fiancée, ni à sa mère. Mais que dira le père, qui rêve pour sa fille d'un intellectuel, non d'un athlète en pleine forme ? « Bah ! pensa-t-il ; sous ce rapport, les hommes sont moins bons observateurs que les femmes. Tentons notre chance. Aux audacieux la victoire, a dit Napoléon ou Alexandre le Grand, à moins que ce soit Churchill ? » Et après l'achat d'une touffe de muguet chez un fleuriste de la Place de la Gare, il sonna tout fier de lui à la porte des Dupiton, tandis que midi sonnait à la tour de la Cathédrale ; on est exact à Z. Geneviève le guettait, et lui ouvrit aussitôt. Sa mère était à deux pas, et le reçut en souriant. Ces dames ne permirent même pas à la bonne de se charger de la casquette estudiantine et des gants du visiteur, trop précieux pour être mis n'importe où. Et c'est l'une à droite et l'autre à gauche, toutes deux du muguet dans la main, qu'elles firent entrer le jeune homme au salon. Monsieur était justement sur la terrasse inondée de soleil ; on le voyait de dos par la porte-fenêtre grande ouverte. — « Voici Monsieur Hans-Ruedi », s'exclama joyeusement la mère, en tirant celui-ci de l'ombre de la chambre en pleine lumière du dehors. Et la fille ajouta : « Maman l'a prié à déjeuner ; et je crois que si tu l'invites pour cet après-midi, il fera volontiers avec nous le tour du lac en voiture. Il conduira, il conduit bien, m'a-t-il dit. » — Dupiton s'était retourné d'un bloc, se demandant avec une subite angoisse si... Mais oui, c'était lui, son plus beau rêve d'amour, sa plus belle conquête hors des sentiers du devoir conjugal. Il reconnut du coup cette bouche à baisers, ces yeux frangés de longs cils, cette tignasse abondante et brune où il avait coupé une mèche, précieusement conservée dans le double boîtier de sa montre ; et ces larges épaules aussi, il les reconnaissait, ces hanches minces et noueuses, ces longues jambes musclées. Mon Dieu ! quel délicieux supplice d'avoir tout ensemble tant de plaisir et tant de peur panique à revoir ce joli garçon. Cependant les deux hommes, vite au clair de la situation délicate, furent parfaits de maîtrise de soi et de bonne éducation. A peine s'ils s'observèrent une demi-seconde en « chiens de faïence », se demandant l'un l'autre comment allait réagir le vis-à-vis. Eh ! bien, tous deux réagirent en gentlemen. Ils ne serrèrent la main, se firent des politesses, échangèrent les banalités d'usage en pareille circonstance, bavardèrent ensuite de tout et de rien, d'autos, de politique, de sport, du grandiose paysage environnant. Le père profita de dire en toute simplicité que sa fille était confiante et pure, et qu'il attendait naturellement du garçon les mêmes sentiments honnêtes envers elle. L'étudiant s'inclina, puis il parla de ses cours de droit commercial à l'université de Z. (une spécialité très utile dans la branche de la banque, soit dit entre parenthèses). — Z... Z... ? Cela rappela quelque chose à Madame Dupiton, qui s'écria étourdiment : « Mon mari était à Z. l'année passée, en conférence avec les Messieurs de la « Banque du Zouloulund & Maryland ». Les pourparlers se sont même prolongés deux jours. Une très grande ville ce Z., et surtout de beaux quais, m'a dit mon mari ». — Monsieur Dupiton avait pâli malgré lui. Malgré lui aussi, Hans-Ruedi souriait en songeant à tout ce que ce dernier lui avait raconté, sans qu'on ne lui eût rien demandé : « qu'il était venu voir une exposition de peinture cubiste à la Galerie-des-Arts, qu'il avait une boutique d'antiquaire à G., etc. » Les apéritifs mettaient les cœurs en joie ; l'alcool finit par arrondir les angles

des bonnes raisons qui militaient pour une prudente retenue des langues. Et quand on se mit à table, à 1 heure, les hommes étaient amis pour de bon, et les dames étaient aux anges. On voulut tout faire goûter au jeune homme, dont l'appétit juvénile démontra le plaisir qu'il avait à manger, «en toute simplicité», les meilleures choses de l'art culinaire. Le café et les liqueurs furent servis dans le boudoir de Madame, plus intime; Hans-Ruedi n'était-il pas déjà un peu de la maison ? Je n'allongerai pas sur les joies pures de cette fête de famille, ni sur le bel après-midi qui suivit, au cours duquel ceux qu'on appelait les «enfants» échangèrent mille confidences. Le soir, toute la famille voulut accompagner Hans-Ruedi au train, le dernier partant. Et c'est là, sur le quai, en plein brouhaha ferroviaire, que les deux jeunes gens échangèrent un premier baiser, sous l'œil gourmand de maman et l'œil amusé de papa. On promit de se revoir souvent, de s'écrire plus souvent encore, de se téléphoner entre temps. On se jura fidélité en pensées, jour et nuit. On promit et jura tant et tant, que pour finir on aurait tout oublié, même le principal, si Geneviève, devinant d'instinct les dangers de l'absence, n'eût subitement brusqué les fiançailles et le mariage. Un brillant mariage, digne du Prince Charmant et de l'adorable Cendrillon dont c'était le grand jour.

Les semaines et les mois ont passé. Les nouveaux époux coulent des jours heureux, au 2ème étage de la villa des parents. Hans-Ruedi est maintenant expert juridique de la «Banque du Piton», et par là le bras droit du directeur. Geneviève attend fièrement de la jeunesse — un garçon, naturellement. Monsieur Dupiton, pris soudain d'un goût irrésistible pour la navigation, a fait l'acquisition d'un solide voilier blanc, avec moteur de secours, large de flancs et profond de quille, un bateau de tout repos. Et les soirs d'été, pendant que ces dames, qui n'ont pas le pied marin, tricotent et parlent layette au jardin, ces messieurs s'embarquent sur «Le Zanzibar» et font voile vers le large. Beau-papa exhibe une impressionnante casquette dorée de capitaine au long cours, mais par prudence ne touche jamais à la manœuvre. Tandis que Hans-Ruedi, marin expérimenté, le torse nu, et portant naturellement la culotte avec braguette à pont des vrais matelots, s'affaire de droite et de gauche, court de la barre au grand mât, fait à lui seul tout le boulot. L'embarcation vole littéralement sur la crête des vagues, décrit de grands cercles écumeux, met le cap sur la rive d'en face, remonte dans un rayon de lune, puis s'immobilise en plein lac, sans raison apparente. Du rivage, à la lunette, on voit les navigateurs larguer à demi les voiles, se coucher sur le plancher du fond, sans doute pour s'abriter du vent et se reposer un peu, en parlant aux étoiles. Seules les mouettes voyageuses pourraient jeter un coup d'œil curieux sur ce bateau fantôme; mais les mouettes se moquent des hommes et de leurs affaires. Rentrés tard dans la nuit, nos marins d'eau douce embrassent et tranquilisent leurs fidèles Pénélopes, inquiètes malgré elles de cette absence prolongée. Des absences de plus longue durée attendent encore ces dames, Monsieur Dupiton et Hans-Ruedi s'étant mis en tête de faire aussi du ski, non pas nautique mais en montagne, l'un pour combattre son obésité naissante, l'autre en qualité de moniteur du premier. A ces dames de faire aussi du ski, si elles ne veulent pas rester seules au logis, durant les week-end de l'hiver.

*

Passant un jour devant chez les Dupiton, je vis le jardinier arrêté sur le pas de la porte monumentale. Je connais l'homme depuis l'enfance. «Tes deux patrons ont l'air de bien s'entendre?», lui dis-je entre autres, sans penser à mal. — «Pour ça oui, qu'ils s'entendent bien, comme cul et chemise».

*

Je répète que mon histoire, sauf les lieux et les noms, et la qualité de mes héros, est strictement vraie. Bichon

CHRONIQUE DES LIVRES

J'ai proposé dans une précédente Chronique de parler du nouveau roman de Joseph Breitbach: «Rapport sur Bruno» ¹⁾ dès sa parution s'il offrait quelques motifs se rapportant au sujet de cette revue. Le fait est là et me voici contraint de m'exécuter; je dis contraint parce que je le fais sans plaisir. Voici mon opinion formulée d'un trait avant de détailler mes réactions: il est dommage que Monsieur Joseph Breitbach ait mis son grand talent au service d'une œuvre méchante et consciemment déprimante. Ce très bon roman est, en même temps, une mauvaise action. L'impression que l'on doit ressentir en tournant la dernière page est du dégoût devant tant de laideur, de désespoir si subtilement distillé, et de répugnance pour ce monde larvaire décrit d'une façon féroce et même sadique.

Je résume l'action, autant que possible car l'intention dépasse l'anecdote: dans un petit royaume (très facile à situer), le narrateur, Ministre de l'Intérieur, s'est chargé de l'éducation de son petit-fils Bruno. Il a cinquante-sept ans, Bruno en a seize. La fille du narrateur, une droguée, a abandonné son enfant; le gendre est un coureur de dot, maître-chanteur et indicateur à la solde du parti communiste. Pourtant, Bruno vit dans le culte de ce père éloigné, dressé contre son grand-père dont l'autorité distraite et la tendresse maladroite suscitent sa haine. Dans l'espoir de le gagner, on lui donne un jeune précepteur, Rysselgeert, qui ne le conquiert que trop bien: l'attachement de Bruno pour ce précepteur devient passion puis haine farouche, Rysselgeert consacrant ses week-ends à une vie privée qui est, le lecteur et Bruno le comprennent très vite, de nature homosexuelle. Le grand-père ne voit nul mal à cet attachement et espère même que Bruno en deviendra plus humain, mais son inconcevable faiblesse pour le garnement amène mille catastrophes prévisibles. Bruno vole d'abord pour envoyer de l'argent à son père en prison, fait de l'espionnage, trompe cyniquement un grand-père invraisemblablement gâteux à son égard (Gâteux, cet homme qui tient dans sa main la police, la justice et la famille royale? Tout grand homme a sa faiblesse c'est sûr, mais enfin... à ce point?). Bruno séduit l'ambassadeur de l'U.R.S.S. présenté comme un prétentieux imbécile, et finit par s'envoler pour rejoindre son père à Moscou sous l'invraisemblable prétexte que son grand-père lui a menti en prétendant ne pas avoir vu, au cours d'une partie de chasse, le sanglier qu'il laissait, par diplomatie, au